

MAX DU VEUZIT

Amour fratricide



BeQ

Max du Veuzit

Amour fratricide

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 271 : version 1.0

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

Amour fratricide

Première partie

I

Le petit hameau de Saint-Géran, situé sur la baie de la Fresnaye, dans les Côtes-du-Nord, n'est habité que par quelques familles de pêcheurs.

C'est dans cette pauvre bourgade que se dressait, il y a une cinquantaine d'années, la chaumière de Pierre Guilo.

Depuis de longues générations, les Guilo étaient pêcheurs, et Pierre, comme ses ancêtres, vivait péniblement du produit de sa pêche.

C'était un honnête homme dans toute l'acception du mot, et, bon camarade, hardi marin, toujours prêt à voler au secours des malheureux en danger sur la grande eau traîtresse, – il était aimé de ses proches et estimé du tous ceux qui le connaissaient.

Vingt-cinq ans auparavant, il avait épousé

Catherine, une orpheline, aînée de sept enfants, qui ne lui avait apporté en dot que sa jeunesse et son courage.

Ensemble, ils vivaient, sinon aisés, du moins heureux, et la naissance attendue d'un enfant, au début de leur union, avait semblé devoir couronner leur bonheur,

Pourtant, quand Catherine avait mis au monde, le même jour, deux jolis petits garçons, robustes et bien constitués, une grande consternation avait régné dans la maison.

C'était une opinion bien établie dans la famille et même dans Saint-Géran, que jamais on n'avait vu deux frères vivre ensemble sous le toit d'un Guilo.

En effet, les vieilles gens rappelaient que par un rapprochement fatal, chaque fois que l'épouse d'un Guilo avait donné le jour à un deuxième enfant mâle, toujours cette naissance avait été suivie de douloureux événements.

Rien, cependant, cette fois-ci, n'avait paru devoir confirmer cette tradition, et petit à petit, le

pécheur et sa femme oublièrent la terreur qui les avait assaillit à la venue de leurs fils.

Les jumeaux portaient les noms d'Ervoan et d'Yau¹.

Ils venaient d'atteindre leur vingt-troisième année, quand commence cette histoire.

Très grands tous les deux, très forts et très musclés, large d'épaules, les cheveux d'un blond roux, les yeux bleus et vifs, le front hardi, c'étaient deux beaux types de Bretons chez lesquels on retrouvait toutes les qualités physique de la race.

Quoiqu'ils se ressemblassent d'une façon frappante, leurs caractères étaient diamétralement opposés.

Ervoan était gai, vif et alerte. Il avait sans cesse le mot pour rire, et en toute circonstance, prenait le bon côté des choses.

Yan, au contraire, était sombre et taciturne. Tout jeune, il s'était fait remarquer par ses allures singulières, par ses longues rêvasseries, par son

¹ Noms bretons d'Yves et de Jean.

désir de solitude, et cette disposition à la mélancolie n'avait fait qu'augmenter avec l'âge.

Cette grande différence morale entre les deux frères n'avait pas arrêté leur mutuelle tendresse ; au contraire, chacun dans la contrée les citait comme étant le plus bel exemple d'amitié fraternelle.

Ervoan sacrifiait à son frère les divertissements bruyants qui l'attiraient, et Yan s'efforçait de rire et de s'amuser pour ne pas priver son « besson » d'une partie de plaisir où celui ci n'eût pas été sans lui.

La demeure des Guilo, située à droite de Saint-Géran, était presque en dehors du village. Élevée à mi-côte, c'était une vieille bâtisse au toit de chaume, aux murs effrités, dont la façade, tournée vers la mer, permettait aux habitants de contempler sans trêve l'immense étendue d'eau mouvante, aux reflets miroitants gris ou bleus, selon le temps ou les heures, au murmure indéfini, et qui, dans le lointain, se confondait avec l'azur du ciel.

Du seuil de la porte, on apercevait aussi,

suisant le pied des blanches falaises, le long ruban sinueux des grèves sombres où les rochers et les écueils pointus dressaient leurs crêtes brunes que la mer en écumant couronnait de mousse.

Derrière l'habitation des Guilo, et séparée d'elle par une longue bande de terrain inculte, une petite mesure s'abritait, frileusement, eu ton dit, sous l'épais feuillage de trois grands chênes pressés contre ses murs et qui semblaient vouloir l'écraser de leur force.

Une jeune fille occupait seule cette misérable bicoque. Annaïc¹ Brunec était encore bien jeune, quand ses parents moururent.

Son père, un pêcheur comme Pierre Guilo, périt dans une tempête et sa mère en ressentit un si violent chagrin qu'elle ne lui survécut que peu de temps. L'enfant resta donc seule... ou presque seule, du moins. Une vieille cousine de son père la recueillit. La femme était très pauvre et sa charité envers l'orpheline avait l'intérêt pour but.

Elle se servit de la petite comme d'une

¹ Nom breton d'Anne.

servante, ne la nourrissant que de quelques croûtes de pain souvent dur, et lui demandant en revanche une somme de travail très importante pour une enfant si jeune. Annaïc poussa cependant comme poussent les fleurs des champs, sans qu'aucune main attentive l'eût soignée.

Quand la fillette eut sept ans, la vieille l'envoya sur les grèves, à marée basse, pour y ramasser des moules ou y pêcher des crabes.

Armée d'un crochet, Annaïc partait, les pieds nus, les jupes retroussées, la hotte sur le dos ou le panier au bras, explorer les rochers implantés dans le sable, depuis des siècles, dans un désordre pittoresque.

À ce rude labeur – car le métier de pêcheur de crabes est dur pour les jeunes enfants – les petites mains d'Annaïc s'étaient souvent meurtries et déchirées, et bien des fois aussi en voulant descendre dans le creux des roches pour y sonder les crevasses, ses pieds glissèrent sur la surface abrupte des pierres couvertes d'herbes gluantes.

C'est dans une de ces circonstances qu'Annaïc

rencontra les frères Guilo, alors âgés de douze ans.

En voulant harponner un crabe, la fillette, qui se trouvait debout sur un écueil, perdit l'équilibre et tomba si malencontreusement que sa tête porta sur la saillie aiguë d'une arête de roc. La douleur fut si vive qu'elle perdit connaissance.

La mer montait, et Annaïc aurait infailliblement péri, si sa bonne étoile – ou peut-être sa mère qui veillait sur elle du haut du ciel – n'eût justement amené les jumeaux vers cette partie des grèves.

Les deux frères, le pantalon retroussé jusqu'au dessus des genoux, cherchaient des coquillages.

Ervoan, toujours plus remuant, marchait en avant. Ce fut lui qui découvrit l'enfant étendue, inanimée, au fond d'une coulée profonde, entre deux rochers.

Descendre pour lui porter secours, la prendre dans ses bras, et, avec l'aide de son frère qu'il avait appelé, la mettre en lieu sûr, ce fut l'affaire de quelques minutes, et bientôt, les jeunes

garçons eurent la joie de voir Annaïc ouvrir les yeux.

De cette dramatique rencontre, les trois enfants gardèrent toujours le souvenir.

Ervoan et Yan, heureux et fiers de l'important rôle qu'ils avaient joué ce jour-là, se plurent, par la suite, à protéger et à défendre la petite fille, qui, de son côté, n'oublia jamais qu'elle leur devait la vie.

Dans sa triste existence d'abandonnée, Annaïc n'avait jamais connu la tendresse.

Chez les gens qui l'entouraient, elle devinait plutôt un sentiment de pitié que de sympathie. On la plaignait, on ne lui eût point fait de mal, mais nul ne songeait à dépasser à son égard cette bienveillante indifférence : nul ne se disait que l'humble enfant craintive était bien seule et bien abandonnée, que son jeune cœur n'avait personne pour satisfaire ce besoin d'expansion qui est inné chez tous.

Personne... Seule...

Seule, surtout à l'âge où les caresses d'une

mère sont aussi nécessaires que le pain quotidien !

Et toute petite, repliée sur elle-même sans une main amie tendue vers elle, sans une parole pour la reconforter, l'esseulée grandissait, effrayée et sauvage, dans cette absence de sympathie. Sa rencontre avec les frères Guilo fut donc pour elle tout un événement, et quand elle les eut revus plusieurs fois, elle chercha le plus possible à se rapprocher d'eux.

Elle les aima d'une tendresse de petite sœur – craintive et admirative à la fois – déversant sur eux tout le trop-plein de son cœur comprimé.

Étrange destinée qui la poussait vers eux pour leur malheur et pour le sien.

Les jumeaux rendirent à la fillette la vive amitié qu'ils lui avaient inspirée, et entre ces trois braves enfants un doux lien se forma, que les années ne firent que resserrer davantage, si bien que petit à petit, et presque à leur insu, un sentiment plus tendre se fit jour dans le cœur des deux frères : ils aimèrent d'amour la compagne de leurs jeux.

Mais ils l'aimèrent, chacun selon son tempérament.

Ervoan mit dans sa passion tout ce qu'il y avait de fort, de noble, de puissant en lui. Il aima en homme énergique qui ne voit pas seulement dans la femme l'être de grâce et de tentation : l'être faible à protéger et à défendre, dont la faiblesse même excite les désirs mais aussi celle qui doit être la vaillante et dévouée compagne de l'existence, la mère de nombreux enfants, la vraie force du foyer, celle dont on aime à presser la main dans les jours de malheur, parce qu'à son contact, on sent son énergie s'accroître de toute la sienne à elle.

L'amour d'Yan était tout différent.

Dans son âme inquiète et tourmentée, il y avait plus de passion maladive, plus de fougue irraisonnée, plus de désirs charnels que de véritable sentiment ; et parfois, quand il se trouvait en présence d'Annaïc, il avait peine à surmonter le besoin impétueux qu'il éprouvait de l'emporter et de la faire sienne sur l'heure.

Entre ces deux hommes qui l'aimaient

profondément, chacun à sa manière, le cœur de la jeune fille avait choisi, et sans que de longues phrases eussent eu besoin d'être dites, Ervoan savait qu'il était l'élu, l'ami cher préféré entre tous.

Néanmoins, l'orpheline se gardait bien de faire mépris des sentiments d'Yan. Elle prenait soin de ne laisser rien paraître qui pût lui porter ombrage.

Elle s'attachait même à faire ressortir en toute occasion la vive affection de « sœur » qu'elle ressentait pour lui, appuyant particulièrement sur cette qualification comme pour bien le pénétrer de ne point chercher à obtenir d'elle un titre plus doux qu'elle lui eut refusé.

Mais ses efforts ne semblaient pas être couronnés de succès, et maintenant elle se sentait gênée par les regards hardis et désinvoltes du jeune homme, par la façon dont il lui pressait la main, par la petite lueur étrange qui brillait dans ses prunelles et lui faisait tourner la tête, par ce frisson, surtout, dont elle le sentait secoué en sa présence...

II

On était au mois de juin, et la brise légère était parfumée de l'odeur des premiers lilas.

Le soleil était à son déclin quand Annaïc Brunec revint, ce soir-là, de Matignon, où elle était allée vendre du poisson.

Elle était bien changée, la petite pêcheuse de crabes que nous avons entrevue au chapitre précédent ; l'enfant était devenue une des plus jolies filles de ce coin de la lande bretonne.

Dans la pleine floraison de ses dix-huit printemps, elle était charmante, et ses formes harmonieuses laissaient deviner la future splendeur de la femme.

Elle venait de quitter Plévenon, quand un pas d'homme lui fit tourner la tête.

À cent mètres derrière elle, une grande ombre se mouvait.

Dans le demi-jour du crépuscule et malgré la distance, elle reconnut Ervoan, le fils de Pierre Guilo.

Elle s'arrêta et l'attendit. Dès qu'il fut assez rapproché pour pouvoir l'entendre, elle lui cria :

– C'est vous, Ervoan ? Rentrez-vous à Saint-Géran ?

– Oui ! répondit le gars, qui se mit à courir pour la rejoindre plus vite. Et quand il fut près d'elle :

– Je viens de chez Mersac, le facteur de Plévenon, qui nous achète tout notre poisson pour l'expédier aux Halles... Le père voulait y aller lui-même, à cause d'un vieux compte à régler, mais je savais vous rencontrer au retour, et j'ai obtenu qu'il m'y envoyât à sa place.

– C'est bien gentil à vous, répondit Annaïc en rougissant. La journée a été rude pour moi. J'ai dû faire bien des pas pour vider ma hotte, et la route me semblait joliment longue ce soir.

– Sale métier que vous faites là, ma pauvre Annaïc !

– Bah ! il faut bien gagner sa vie, fit la jeune fille avec une joyeuse insouciance.

Ils se turent quelques instants.

À la dérobée, Ervoan examinait sa compagne, et une fierté mâle de se savoir aimé de la belle lui montait au cerveau.

– Y a-t-il longtemps que vous avez vu mon frère ? demanda-t-il soudain, en hésitant fort.

La jeune fille posa ses grands yeux profonds sur ceux du pêcheur :

– Je l’ai vu ce matin, avant de partir pour Matignon.

– Ah !

Un nuage de tristesse passa sur le front d’Ervoan, pendant qu’il regardait vaguement au loin, dans la direction du cap Fréhel, dont on apercevait par moments les feux électriques du phare.

– Que vous-a-t-il dit ? reprit-il d’une voix très basse et comme honteux de son insistance.

– Il m’a dit qu’il m’aimait et voulait

m'épouser... qu'il ne tenait qu'à moi d'être heureuse et d'avoir une famille.

– Ah ! fit-il encore.

Du coin de l'œil, Annaïc vit l'air sombre du jeune homme, et un sourire espiègle plissa ses lèvres.

– Ce que je lui ai répondu ne vous inquiète donc pas, Ervoan ?

– J'ai peur de savoir, murmura-t-il sourdement.

– Vous mériteriez que je ne vous le dise pas pour vous punir d'avoir douté de moi, continua-t-elle, mutine.

En même temps, elle rajustait, sur ses bruns cheveux, sa coiffe qu'un coup de vent venait de déranger.

– Eh bien, reprit-elle, je lui ai répondu que j'étais très flattée de sa recherche, que dans une autre occasion j'aurais été heureuse de lui faire plaisir, mais... mais que j'en aimais un autre ! Là, êtes-vous content, vilain jaloux ?

– Qu'a dit mon frère à votre déclaration ?

interrogea brusquement Ervoan, dont le visage était devenu tout blanc.

– Dame ! il n'avait pas l'air content.

– Le malheureux !

– Je ne pouvais pourtant pas lui répondre autrement, fit la jeune fille surprise de l'exclamation de son compagnon. Je ne puis épouser deux hommes à la fois. Et, si vous m'aimez, vous savez bien que je vous le rends. À Noël dernier, nous avons échangé nos cierges et les loups ont aboyé pour nous à Saint-Hubert de la Latte¹. L'avez-vous donc oublié ?

Ervoan enveloppa la jeune fille d'un chaud regard qui protestait énergiquement contre ses dernières paroles.

– Non, Annaïc, je n'ai rien oublié et j'ai toujours foi en vous. Seulement, mon frère est bien à plaindre... il va terriblement souffrir.

– Pourquoi ne lui avez-vous pas avoué plus tôt notre amour ? Le mal eût été moins grand.

– Je ne crois pas... il y a déjà longtemps qu'il

¹ Légende bretonne.

pense à vous... Il est si fougueux que je redoute de lui annoncer nos accordailles.

Elle redressa fièrement la tête et répondit :

– Je ne lui ai jamais donné lieu d’espérer quoi que ce soit, pourtant !... votre frère est un exalté et un sournois !

– Yan est très bon, dit doucement Ervoan.

– Oui, il est bon, et je n’oublie pas qu’après vous je lui dois la vie ; mais c’est un être à part, sauvage même. Il me fait peur, tant, par moments, son regard devient dur, et je frissonne comme si dans la fixité troublante de ses prunelles il y avait une menace.

Le jeune pêcheur poussa un profond soupir.

– C’est un bien grand malheur pour lui et pour moi que nous aimions tous deux la même femme.

Annaïc le regarda, se demandant quel mauvais pressentiment cachait ses paroles.

– Vous avez peur, Ervoan... Votre frère vous a menacé... vous savez quelque chose que vous ne me dites pas.

Il secoua la tête.

– Non, je ne sais rien ! je ne fais que des suppositions. Yan ne m’a pas parlé de vous, mais je le vois, je l’examine... Depuis quelque temps, il me fuit, et quand ses yeux se posent sur moi, je suis frappé comme vous de l’éclair fauve qui y brille... et j’ai peur ! J’ai peur pour vous, peur pour nos parents qui seront les premiers atteints par cette étrange rivalité.

Il se tut un moment, puis reprit plus bas :

– C’est pourquoi il nous faut garder le silence. Attendons... J’espère beaucoup du temps pour guérir mon frère.

– Yan est un homme ! À quoi bon tant de ménagements ?

La voix d’Annaïc avait un frémissement de révolte, mais, très doux et très calme.

Ervoan imposa sa volonté à la jeune fille.

– Il le faut, mon amie ! Vous l’avez dit tout à l’heure : Yan est un être à part. Nous ne pouvons donc le traiter comme un autre. Oubliez-vous, d’ailleurs, le double lien qui nous unit, lui et

moi : lien de frères et lien de bessons. Et la singularité de notre naissance, cette tradition qui veut que deux frères Guilo ne puissent vivre sans qu'un malheur n'arrive sur la maison qui les vit naître. Tout cela m'arrête et m'oblige à ces précautions qui vous étonnent.

Et comme il voyait une ombre de tristesse sur le visage d'Annaïc, il ajouta, plus gai :

– Tout ce que je vous dis là n'est guère amusant, petite amie. Parlons d'autre chose. C'est absurde de se forger des brouillards mal à propos. La vie est belle quand on la regarde par le bon côté, mieux vaut donc en tirer le plus possible d'éléments de bonheur... Causons de nous, voulez-vous, ce sera beaucoup plus amusant.

En disant ces mots, il passa son bras sous celui d'Annaïc.

La conversation de deux amoureux consiste souvent à ne rien dire.

On se regarde, les yeux irradiés d'amour ; on se sourit et se comprend, on se presse fortement les mains, et presque toujours on n'échange pas

dix paroles.

Il en fut de même entre nos deux amis, ce soir-là, et quand ils s'arrêtèrent à la porte de la chaumière qu'Annaïc habitait, ils n'avaient pas encore ouvert la bouche.

C'est alors, au moment de se quitter, qu'ils se souvinrent d'avoir beaucoup de choses à se dire, et tous deux, la main dans la main, perdus dans la nuit noire qui les enveloppait de son ombre, causèrent longuement.

III

Dans la grande pièce qu'une simple chandelle éclairait, Pierre Guilo, Catherine et Yan se reposaient de leur dur labeur journalier.

Souvent leurs yeux se tournaient, interrogateurs, vers la muraille où une vieille horloge de bois peint à grands ramages se dressait : la nuit était venue, et Ervoan tardait à rentrer.

– Le frère est long, dit tout à coup Yan en ouvrant la porte pour scruter le chemin.

Il écouta, et comme dans la campagne aucun bruit de pas ne se faisait entendre, il retourna s'asseoir sur un escabeau, près de l'âtre où un feu de racines d'arbres achevait de se consumer.

Toute la journée, Yan avait été nerveux.

De sa conversation du matin avec Annaïc Brunec, il était sorti désemparé, anéanti, comme

un naufragé qui voit tout sombrer autour de lui.

L'aveu de la jeune fille, en lui faisant connaître qu'elle en aimait un autre, l'avait terrassé, et il flottait depuis, abattu et confondu devant l'impuissance de son amour, cherchant à s'accrocher à cent espoirs puérils qui, comme autant d'épaves, lui restaient dans la main.

Maintenant, la tête appuyée sur ses poings fermés et les coudes aux genoux, il réfléchissait.

La rentrée tardive de son frère le surprenait, et dans son cerveau exalté, une jalousie sourde s'éveillait... jalousie que depuis plusieurs semaines, il cherchait à étouffer, mais qui perçait malgré tout, et à cette heure, l'assailait plus lancinante que jamais.

Avec une divination d'amoureux – et d'amoureux éconduit, surtout ! – il se disait que l'homme aimé d'Annaïc, que celui dont elle taisait le nom – et pourquoi le taire si ce n'était pas lui ? – ce devait, ce pouvait être que son frère Ervoan.

Bien des choses insignifiantes lui revenaient à

la mémoire, et les moindres incidents se grossissant dans son esprit, il en tirait des déductions si claires que le doute même ne lui était plus permis...

Oui ! Annaïc aimait Ervoan !

Cette pensée le fit frissonner, une souffrance aiguë lui traversa la poitrine, en même temps qu'une main de fer comprimait ses tempes, et le malheureux, découvrant son visage aux traits effroyablement bouleversés, tendit ses deux poings en avant d'un geste menaçant.

– Ah ! si cela était ! si cela était !... murmura-t-il sourdement.

– Quoi donc, mon frère ? Qu'as-tu ? Contre qui profères-tu tes menaces ?

Yan tressaillit de la tête aux pieds à la douce voix d'Ervoan qu'il n'avait pas entendu entrer, et qui, devant lui, le regardait avec tendresse et compassion.

– Je... je ne sais pas, bégaya-t-il, cherchant à se ressaisir et ayant encore de l'égarement dans les yeux.

Ervoan le contempla silencieusement quelques instants.

Peut-être devina-t-il ce qui se passait dans l'âme de l'infortuné, car une lueur de mélancolie passa dans ses prunelles bleues ; cependant, rien en lui ne trahit qu'il eût compris et ce fut d'un air très naturel et d'une voix non moins calme qu'il se tourna vers ses parents et leur dit :

– Je suis un peu en retard, mais la réponse est bonne et va vous satisfaire : Mersac a reconnu la justesse de votre réclamation, mon père ; le compte est réglé et je vous apporte l'argent.

– Dieu soit loué ! répondit le vieux pêcheur. Jamais un Guilo n'a réclamé une somme qu'on ne lui devait pas !... Raconte-moi, mon fils, ton entrevue avec Mersac.

Le jeune homme s'assit près de la table et, tout en mangeant le modeste souper que lui servit Catherine, il fit le récit que réclamait son père.

Yan s'était rapproché de lui et semblait s'intéresser beaucoup à ses paroles, mais ses pommettes rouges, ses yeux brillants et une

certaine nervosité dans ses mouvements démentaient son calme apparent.

De temps à autre, et malgré ses efforts, ses sourcils se fronçaient et un nuage glissait sur son front, sous l'obsédant cauchemar qui le torturait.

Lorsque Ervoan eut fini son repas, chacun se leva et se retira dans son coin pour dormir.

Au moment de se séparer d'Yan, lorsque déjà leurs parents s'étaient éloignés, Ervoan s'approcha de lui et lui dit :

– Embrasse-moi, frère, et ta main dans la mienne, dis que tu n'as rien contre moi ?

En même temps, il attira à lui, pour la baiser, la chère tête qui essayait de se dérober à cette caresse.

Alors, sous cette douce étreinte, sous cette ferme affection qui s'imposait à lui, la jalousie d'Yan fondit, sa rancune insensée se dissipa, une forte émotion faite de regret et de douleur immense gonfla son sein et, appuyant sa tête sur l'épaule de son frère, le pauvre garçon fondit en pleurs.

*

Quelques jours passèrent tranquilles et ensoleillés pour les Guilo. Yan ne fuyait plus Ervoan.

Une détente s'était produite en lui, et il redevenait le frère affectueux et tendre d'autrefois.

Ervoan se félicita de ce changement qu'il supposa durable, et l'espoir chanta de nouveau dans son cœur.

Il entrevit des jours heureux ; il crut même un moment à la possibilité d'une vie à trois, entre Annaïc qui eût été sa femme, et Yan guéri à jamais de son étrange passion.

Rêves fous, belles et insensées illusions, si vite bâties et si vite écroulées !

Cet apaisement reconfortant, cette ère de bonheur et de sécurité, n'étaient que le prélude d'événements graves, que le calme plat qui précède la tempête !

Dans le ciel bleu des Guilo, l'orage allait passer... orage mille fois plus terrible que celui des éléments – lesquels dans leur fureur ne s'attaquent qu'aux choses – puisqu'il allait troubler les êtres, broyer les cœurs et creuser des tombes.

IV

D'un commun accord, Ervoan et Annaïc évitaient de se rencontrer.

– Plus tard..., avait dit le jeune homme. Pour le moment évitons de heurter Yan ; laissons au temps le soin d'endormir son mal, d'apaiser sa jalousie et de cicatriser la plaie de son cœur.

Et Annaïc, craintive, comprenant que jamais Ervoan ne sacrifierait l'amitié à l'amour, le frère à la fiancée, s'était tue, s'était faite petite...

Pauvre hirondelle apeurée que le vent de tempête ballottait et pouvait engloutir, elle fermait les yeux, frissonnante, pour ne pas voir le ciel nuageux de son terne avenir.

Cependant, le hasard, ce dieu malin qui se joue des plus belles résolutions comme des plus savantes manœuvres, mit un jour en présence Annaïc et les jumeaux.

Simple rencontre où quelques phrases banales furent seulement échangées.

L'œil le mieux exercé, l'oreille la plus attentive, n'auraient pu ni voir, ni entendre la moindre chose anormale dans la façon toute naturelle avec laquelle Ervoan et la jeune fille se parlèrent. Mais Yan interpréta leurs moindres gestes, leurs moindres inflexions de voix, leurs moindres regards comme à travers un microscope.

Dans la voix, il trouva une caresse ; dans les yeux, une flamme vive et tendre ; dans la chaude carnation d'Annaïc, un aveu ; dans la pâleur du frère, une passion violemment réprimée ; dans leurs sourires discrets, le plus sanglant défi jeté à sa face d'amoureux éconduit... et le malheureux sentit renaître en lui toutes ses souffrances et toutes ses haines.

Un tremblement nerveux le secoua, une faiblesse fit fléchir ses jambes, son visage se crispa effroyablement et c'est en vain qu'il essaya de redresser sa haute taille ; une défaillance passagère le vieillissait de dix ans en

quelques minutes.

Comme un automate, il marcha auprès de son frère ; un chaos épouvantable tintait à ses oreilles, l'empêchant d'entendre la douce voix d'Ervoan qui s'inquiétait de son silence.

Puis, la faiblesse passée, une rage sourde le prit. Il repoussa brusquement, brutalement même, le bras que l'autre avait passé sous le sien, pour le soutenir dans sa marche chancelante, et tel un fauve blessé pour regagner son antre, il partit en courant au hasard, vers quelque coin de la falaise, où il pût crier librement son immense détresse.

Ervoan n'essaya pas de l'arrêter dans sa fuite.

Atterré par ce drame terrible qu'il devinait, presque aussi faible que Yan l'avait été quelques minutes auparavant, les bras ballants, un morne découragement l'envahissant soudain, il s'assit lourdement à terre.

Les yeux au loin sur la mer bleue, où les vagues se jouaient, la crête couronnée de blanc, il réfléchit.

Oh ! les affligeantes réflexions !

Ce grand garçon si bon et si naïf, qui croit qu'il suffit de vouloir rendre les gens heureux pour qu'ils le soient, qui n'hésite pas à imposer silence à son amour, pour ne pas froisser « l'autre », est douloureusement surpris du résultat de son sacrifice.

Il faut donc plus encore pour satisfaire le frère.

Et il pleure de son impuissance.

Larmes précieuses entre toutes les larmes, que celles bien amères qu'il versa ce jour-là ! Un ange dut les recueillir pour en former la plus belle opale qu'un homme ait jamais offerte à un autre.

Il comprend qu'il lui faut renoncer à Annaïc pour éviter les pires malheurs... Yan !... son père !... sa mère !...

– Si ce mariage se faisait, se dit-il, mon frère mourrait.

Il frissonne.

– Il ne faut pas qu'il meure !... Non, il ne faut pas qu'il meure !

Et cette pensée s'ancre dans sa tête.

Yan vivra donc... mais lui, alors ?

Homme grossier et sans instruction, ce n'est pas à son savoir, ni même à son cœur qui serait faible et peut-être lâche, qu'il demande une inspiration ; c'est sa conscience et le devoir qu'il appelle à son aide. Et la lutte terrible entre l'amour et l'amitié commence dans son âme.

C'est son cœur qu'il s'agit d'ensevelir... son cœur et celui d'une autre !

Ah ! si lui seul pouvait subir toutes les souffrances ! mais toujours, il lui faudra porter le poids d'avoir volontairement brisé une autre existence qui lui est plus chère que sa propre vie à lui...

Il frémit et son sein est gonflé d'une tristesse qu'aucun mortel ne saurait comprendre.

Dans sa tête troublée, il entrevoit la vie qu'il aurait eue avec Annaïc ; les joies ineffables qu'il aurait ressenties, les enfants forts dont il eut été fier, le long chapelet de jours heureux à égrener jusqu'à la mort... et il lui faut renoncer à cela... à tout cela pour son frère.

Son frère !

Le lâche ! l'égoïste ! auquel tout doit céder ; qui, la menace aux lèvres et la haine dans les yeux, impose sa volonté !

Pour la première fois, il l'accuse. Mais aussitôt il ressent dans sa chair comme un profond tiraillement qui le déchire, et la sensation est si atroce qu'il ferme les yeux.

Accuser son frère, c'est s'accuser lui-même.

Un lien trop subtil existe entre eux, et rien que d'y toucher le blesse.

Sous deux formes distinctes, ne sont-ils pas, au fond, qu'une unité ?... Enfants de la même mère, le même jour ne les vit-il pas naître, et n'ont-ils pas sucé le même lait ? vécu et grandi sous le même toit ? souffert des mêmes peines et ri des mêmes joies ?

Alors ?... folie que de vouloir renier tout ça !

Leur sang, leurs fibres tout entières crieraient de douleur si une main brutale voulait les séparer... et c'est de son plein gré qu'il le ferait, lui !

Un doute maintenant s'enfonçe dans son cœur comme un couteau tranchant.

D'avoir eu cette pensée, rien qu'un instant, il se désolé, se croit coupable, et l'image de son frère en larmes le hante comme s'il était criminel.

Pourquoi tant de souffrances ? Pourquoi tant de douleurs ?...

Est-ce que l'amour qu'il ressent pour Annaïc peut excuser tout ça ? Est-ce que cette femme qui, en dehors de cet amour, ne lui est rien, vaut qu'il lui sacrifie tous les siens ?

Plus que jamais, il est irrésolu sur ce qu'il doit faire.

Devant ses yeux fatigués à force de fixer le bleu lointain de la mer, deux figures se dessinent – celles d'Yan enfant et de leur mère souriante – et cette vision brusque évoque à sa mémoire les jeux, les promenades, les travaux de son enfance, ses joies et ses premiers chagrins, avec toujours à ses côtés le frère chéri pour les partager, sous l'œil attendri et inquiet de Catherine qui craint de voir se réaliser la fatale tradition attachée à leur

naissance.

Longtemps, il reste immobile, rêvant à cette aurore de sa vie dont les phases les plus éloignées lui sont présentes comme si c'était la veille qu'il les eût vécues.

Ce rêve prend possession de lui-même au point qu'il en oublie sa détresse ; c'est un baume, un calmant qui endort son mal, et petit à petit, sans heurt et sans violence, la nécessité de renoncer à son amour pour ne pas briser ce passé qui lui est plus cher que tout, s'impose à lui.

C'est sans amertume qu'il envisage son terne avenir, sans joie, sans femme, sans enfant... et pourtant, il ne se fait aucune illusion : jamais il n'oubliera Annaïc, jamais son cœur n'aimera deux fois !

Il pleure encore maintenant, mais aucune aigreur ne se mêle à ses larmes : elles lui sont douces, au contraire, et cette rosée bienfaisante amollit la rudesse de son sacrifice.

Jusqu'au crépuscule, il reste là à méditer, et ce n'est que lorsque le soleil s'abîme dans la mer qu'il se lève et, lentement, regagne sa demeure.

V

À l'entrée d'Ervoan, Yan, qui réparait de vieux filets, leva la tête et son regard presque haineux se posa sur les yeux tristes et doux de l'arrivant qui le cherchaient.

Dans ce choc de leurs prunelles, les deux frères eussent voulu trouver l'un moins de mansuétude et l'autre moins d'inimitié.

Yan frémissait devant cette magnanimité qui s'imposait à lui et semblait le convaincre de l'injustice de son ressentiment, et Ervoan s'affligeait de cet abîme – semé, comme d'autant d'écueils, de griefs mal fondés – que son frère avait creusé entre eux et qu'il lui faudrait combler avec les lambeaux de son pauvre cœur amoureux.

Un lourd silence suivit l'arrivée d'Ervoan.

Pierre Guilo, à demi assoupi, la pipe éteinte entre les lèvres, se reposait sur le vieux banc, près

de l'âtre, pendant que Catherine, en ménagère affairée, trottnait d'un objet à l'autre.

Pour le moment, elle rangeait méthodiquement dans quatre écuelles de terre rouge les tranches de pain taillées fines et longues pour la soupe du lendemain.

À la dérobée, elle examinait ses garçons, dont le mutisme et l'air soucieux depuis quelques jours ne lui échappaient point.

Avec son intuition de mère, elle devinait une partie de la vérité et elle s'alarmait de cette zizanie qui, pour la première fois, régnait entre eux.

Un point sombre lui apparaissait dans l'azur de ses espérances maternelles, et elle prévoyait sans la définir la catastrophe qui suivrait cet orage en perspective.

– Tu ne manges pas, Ervoan ? dit-elle à celui-ci en remarquant son assiette encore pleine. Es-tu malade ?

– Non, mère, je n'ai pas faim.

Il s'accouda sur la table, la tête dans ses

mains.

Si près du sacrifice, le malheureux garçon sentait toutes ses faiblesses l'assaillir à nouveau ; il aurait voulu retarder le fatal moment où, de plein gré, il renoncerait à être heureux...

Cependant, comme sa mère s'inquiétait et attirait contre elle sa blonde tête, il secoua la torpeur morale qui l'envahissait et la rassura :

– Mais non, mère ! Je n'ai rien. Je vous assure que je ne suis pas souffrant. Le temps est à l'orage, ce soir, et cette chaleur accablante m'étouffe... je ne suis qu'une femmelette.

Il essayait de rire, mais dans les doux yeux inquiets qui scrutaient les siens, il lut qu'on ne le croyait pas.

– J'ai de l'électricité dans les jambes, reprit-il, essayant de donner le change. La soirée est belle ; faisons un tour... Veux-tu, Yan ?

L'autre hocha la tête.

– Va seul, j'ai encore bien des trous à boucher.

– Viens donc, je t'aiderai demain matin.

– Oui, accompagne ton frère... comme jadis, implora Catherine d’une voix suppliante.

Yan murmura quelques paroles entre ses dents, et, bien qu’à contrecœur, suivit Ervoan qui déjà ouvrait la porte.

Comme ils arrivaient au bout du petit enclos qui cernait leur chaumière, Ervoan se retourna.

Le front collé aux vitres de la fenêtre sans rideaux, Catherine suivait du regard les jumeaux.

Son visage qu’éclairait en plein la chandelle fumeuse placée sur la table, apparut au jeune homme dans sa touchante mélancolie, et comme du coin de son tablier elle s’essuyait les yeux, il comprit toute la peine de ce cœur maternel.

Ces larmes firent plus que tout le reste.

Elles le bouleversèrent et le décidèrent.

– Périsse mon bonheur, mais que tous soient heureux ! murmura-t-il, tant pis pour moi !

Et, fort de sa soudaine énergie, il se tourna vers son frère et lui demanda, parfaitement calme :

– Pourquoi m’as-tu fui tantôt, Yan ?

L’interpellé étouffa un juron et son front se plissa de mécontentement.

– Est-ce à cause d’Annaïc ? reprit Ervoan.

Et comme l’autre gardait un silence farouche, il ajouta :

– Il y a des moments où je crois que tu me détestes... à te voir si sombre je ne sais quoi penser. Si tu aimes Annaïc et que ce soit cela qui cause ton humeur chagrine, pourquoi ne t’en expliques-tu pas avec moi ?

– Qu’est-ce que cela ferait, puisqu’elle te préfère, toi ! dit alors Yan dont les yeux flamboyaient dans l’obscurité.

– Que de mépris tu mets à prononcer ce « toi » ! murmura tristement Ervoan avec un gros soupir. Pourtant, je ne le mérite pas... Je ne souhaite que ton bonheur, crois-moi.

– Mon bonheur !

Yan eut un ricanement sinistre qui tinta aux oreilles d’Ervoan comme un glas funèbre.

– Oh frère ! je t’en prie, ne raille pas mon amitié pour toi... elle est sincère. Écoute, Yan...

Tout frémissant, il ferma les yeux comme pour ne pas voir en face son immolation, et la voix brève, hachée, il continua :

– J’ai beaucoup réfléchi depuis tantôt... Tu aimes Annaïc, épouse-la, si elle veut de toi. Elle ne sera jamais mienne.

La surprise que lui causèrent les paroles de son frère arrêta net l’élan, et le cloua au sol.

– Mais tu l’aimes aussi, toi ! fit-il, haletant.

– Oui, répondit l’autre douloureusement. Je l’aime, mais je l’oublierai... j’essayerai, il le faut ! Ce renoncement, la tranquillité de nos parents, ton bonheur, notre amour fraternel, tout l’exige. Que la volonté du Ciel s’accomplisse...

En face l’un de l’autre, Yan examinait son frère dont la loyale figure avait la douceur et la triste résignation d’un martyr au supplice.

Il lui saisit la main et la serra.

– Merci, merci ! Tu es meilleur que moi.

Ervoan tressaillit.

Il crut un moment que l'autre allait refuser son sacrifice... il attendit en vain, Yan n'ajouta rien. Si, pourtant, ces quelques mots, cruels au possible, dans leur aveugle égoïsme :

– C'est égal, si tu aimais Annaïc autant que je l'aime, tu ne renoncerais pas à elle aussi facilement.

– C'est possible que je ne l'aime pas de la même façon que toi, bégaya l'infortuné qui essayait en vain de refouler les pleurs amers qui gonflaient ses paupières.

Et comme il craignait de ne pouvoir comprimer plus longtemps sa douleur, il se hâta de retourner sur ses pas.

– Rentrons, je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire. Toute parole serait superflue à présent.

Les deux frères reprirent en silence le chemin de leur chaumière. Comme ils atteignaient l'entrée de l'enclos, à la même place où Ervoan s'était retourné vers la fenêtre près de laquelle sa mère pleurait, Yan le retint par le bras.

– Si je suis heureux, frère, c’est à toi que je le devrai... Tu as bien fait d’agir ainsi, car je crois que si tu avais épousé Annaïc malgré moi, je t’aurais tué, et moi après.

Ervoan frissonna et ses yeux cherchèrent la petite fenêtre d’où leur mère semblait les guetter encore. Alors, d’avoir détourné l’orage qui grondait sur la tête grise tant vénérée, une grande douceur descendit en lui et apaisa momentanément son mal...

VI

– Eh ! Ervoan ! que regardez-vous donc ainsi au loin ?

Le jeune homme tressaillit de la tête aux pieds et, devenu très pâle à cette voix chère, il se tourna vers Annaïc qui l'examinait moqueusement.

– N'avez-vous jamais vu le vol capricieux des mouettes, que vous êtes en extase devant elles ? reprit la jeune fille. Je vous ai appelé trois fois, sans obtenir de réponse, et je commençais à regarder d'un mauvais œil ces beaux oiseaux qui vous absorbaient tant à mes dépens.

Elle eut un long sourire qui découvrit ses petites dents blanches et retroussa délicieusement les coins de sa bouche.

Cependant, elle remarqua l'attitude embarrassée de son ami.

– Mais qu'avez-vous ? Pourquoi votre figure

est-elle empreinte d'une telle désolation ? Quel malheur nous menace que vous n'osez me regarder ?

Les questions sortaient pressées de ses lèvres tremblantes et, à mesure qu'elle les prononçait, elle sentait son cœur se serrer dans l'appréhension d'un malheur.

– Parlez, Ervoan ! Votre silence m'épouvante.

– Je vais vous causer de la peine ; vous rendre bien malheureuse, ma pauvre amie Annaïc..., répondit-il enfin avec effort.

– Tant que vous m'aimerez, je ne serai jamais malheureuse, dit-elle doucement en se rapprochant de lui.

Un éclair de détresse passa dans les prunelles bleues d'Ervoan.

– C'est justement de notre amour qu'il s'agit, fit-il à mi-voix.

Soudain angoissée, Annaïc se pencha plus encore vers le jeune pêcheur.

– Eh bien ? demanda-t-elle.

– Tout doit finir entre nous, Annaïc. Je reprends ma parole et je vous rends la vôtre... Notre beau rêve est mort à jamais... Je ne vous aime plus.

Il essayait d'affermir sa voix et de rester maître de lui, mais en voyant la jeune fille pâlir et chanceler à ses paroles, il s'élança vers elle pour la soutenir.

– Annaïc !... Je mens ! Je vous aime ! Je vous aimerai toujours... Pardon de vous causer tant de peine, mon amie, il le faut !

Elle le regardait de ses grands yeux dilatés par son immense chagrin.

– Il le faut ! répéta-t-elle comme dans un songe. Il le faut... Oh ! Ervoan ! dites-moi que je rêve, que je serai votre femme...

Les bras d'Ervoan qui entouraient la taille souple de l'orpheline, desserrèrent leur étreinte et retombèrent le long du corps dans un geste d'impuissance et de découragement.

– Vous ne serez pas ma femme, Annaïc, mais je vous jure que jamais aucune autre ne le sera.

La jeune fille se tordit les mains avec désespoir.

– Pourquoi ? demanda-t-elle. Je n'ai pas démérité de vous, moi !... J'ai le droit de savoir pourquoi vous me rejetez comme un objet qui a cessé de plaire.

– Vous n'avez, ni démérité, ni cessé de plaire... Notre amour est maudit à cause des malheureux qu'il fait.

– À cause de votre frère, n'est-ce pas ? fit-elle, véhémement, en retrouvant subitement toute son énergie. C'est lui, le lâche ! qui vous oblige à la trahison envers moi... et c'est vous, vous, Ervoan ! qui acceptez un pareil rôle ?

– Il se serait tué, fit-il sourdement, et sa mort eût atteint nos parents. Je ne pouvais pas assumer la responsabilité de tant de malheur... Si ma vie suffisait pour faire leur bonheur à tous, ah ! que je la donnerais volontiers ; pour ce qu'elle vaut, maintenant !

Il eut un geste de farouche indifférence pour ce qui le concernait, lui, et, croisant les bras, il

resta immobile, la tête baissée sur sa poitrine.

Le ton de découragement dont il avait parlé était si manifeste qu'un frisson secoua Annaïc ; elle redouta un autre malheur, et se dominant, elle essaya de le reconforter.

– L'avenir sera meilleur que vous ne le croyez, mon ami. J'ai foi en lui ; il y aura encore de beaux jours... Quant à moi, je vous attendrai autant qu'il le faudra, toute la vie même si cela est nécessaire, sans jamais vous parler, si vous l'exigez.

Il hocha mélancoliquement la tête.

– Il faudrait plus encore, murmura-t-il.

– Quoi donc ?

– Devenir la femme d'Yan.

Elle se redressa frémissante.

– Vous êtes fou ! vous accepteriez cela, vous ?

– Je m'en irai, répondit-il faiblement, les yeux fixés au large, sur la grande mer bleue dont le remous perpétuel semblait le fasciner.

L'exaltation de la jeune fille tomba à cette

simple phrase de son ami.

Ils se turent un long moment, tous deux absorbés dans leurs sombres pensées.

À la fin, Annaïc ramassa sa hotte qu'elle avait déposée à terre au début de l'entretien, et elle en assujettit les sangles autour de ses épaules.

– Je vais continuer ma tournée... Vous n'avez plus rien à me dire ?

– Non, rien !

– Tout est fini, alors !

– Tout...

Elle restait devant lui, ne pouvant se décider à partir sur ces seuls mots, mais comme Ervoan se taisait et qu'il évitait même de la regarder, elle essuya ses yeux encore humides.

– Au revoir, Ervoan !

– Au revoir, Annaïc !

Elle s'éloigna toute désemparée.

Le jeune pêcheur resta debout, ne tournant même pas la tête pour la suivre du regard ; seulement, quand le bruit de ses pas ne fut plus

perceptible, il se jeta à terre tout de son long et sanglota éperdument, le corps tout secoué.

– Oh ! Dieu ! s'écria-t-il, je souffre horriblement ! Et personne ne comprend l'étendue de ma souffrance, personne ne me plaint, ni ne m'approuve... Comme la mort serait douce dans un pareil moment !

VII

Annaïc marchait nerveusement, par saccades, zigzaguant d'un côté à l'autre de la route comme si elle eût été ivre ; concentrée dans sa douleur, elle ne remarquait, ni n'entendait rien.

– Fini, mon beau rêve ! bégayait-elle. Fini à jamais : l'homme en qui j'avais foi m'abandonne !... Ô Ervoan ! Ervoan ! est-ce bien toi qui me causes ce chagrin !

Tout à coup, elle s'arrêta en voyant se dresser devant elle Yan qui, les bras étendus, lui barrait le chemin.

– Arrêtez, Annaïc, j'ai bien des choses à vous dire.

Il la regardait, les yeux allumés de passion, avec une folle envie de refermer ses bras sur elle et de la presser contre lui.

– Laissez-moi passer, dit-elle en détournant la

tête avec dégoût. Je suis pressée.

Ce froid accueil ne découragea pas le jeune homme.

– Je ne suis pas le bienvenu, dit-il : c'est toujours ainsi chaque fois que je vous aborde.

Elle eut un geste d'impatience.

– Je suis pressée, vous dis-je, laissez-moi passer.

– Pas avant que je vous aie consolée, ma belle Annaïc, car je vois que vous avez pleuré.

Il se rapprochait, essayant de la saisir.

Elle se recula d'un mouvement instinctif, comme s'il avait été un monstre, lui laissant dans les mains son fichu qui s'était dénoué et dont il tenait un des bouts.

– Ne m'approchez pas ! Que vous importe ma peine, à vous qui ne compatissez qu'à vos propres souffrances ?...

Elle dardait sur lui ses prunelles d'acier.

Étonné de son ton d'inimitié, Yan s'arrêta un peu pâle.

– Je suis votre plus sincère ami. Pourquoi me recevez-vous ainsi ?

Annaïc bondit à cette protestation d'amitié.

– Sincère ami ! Mais si je pleure, c'est à cause de vous ; parce que, pour satisfaire votre amour maladif, votre infâme jalousie, vous contraignez Ervoan à me répudier.

– Il vous a dit cela ? dit-il les dents serrées.

– Non ! Il ne l'a pas dit : j'ai compris. « Je fais mon devoir », répondait-il à mes prières et à mes larmes... Son devoir ! Mais son aveuglement atteint votre lâcheté ! Est-il plus avancé maintenant qu'il a brisé ma vie ?

Le visage d'Yan prit une expression de dureté inexprimable.

– Vous l'oublierez, dit-il.

– Jamais ! Il me repousse, mais je l'aime, moi, je l'aime !

Sa passion pour Annaïc s'exaspéra de ce cri d'amour lancé pour un autre.

– Renoncez à Ervoan, Annaïc, renoncez-y !

s'écria-t-il hors de lui. Vous verrez que sans cela, il nous arrivera malheur à tous.

Sa fureur n'effraya pas la jeune fille. Elle fit un pas vers lui comme pour l'écraser.

– Qu'est-ce que cela peut vous faire à vous que je devienne sa femme, puisque jamais je ne serai la vôtre ?... vous entendez, jamais ! Je vous hais, maintenant, pour tout le mal que vous m'avez fait !

Elle se tut, et lui, immobile, de pâle devenu blême, son exaspération tombée subitement, il la regarda sauvagement amoureux de cette beauté fière et hardie qui, le buste rigide, la tête rejetée en arrière, le bras étendu, le cinglait de ses paroles de mépris.

Elle reprit plus lentement et plus bas, et comme se parlant à elle seule :

– J'ai vécu seule, presque abandonnée jusqu'ici ; cependant j'avais l'espoir, j'avais foi en l'avenir. En échange de ma triste enfance, je demandais au Ciel d'être bonne épouse et heureuse mère... Votre frère m'avait engagé sa

parole : je croyais en lui autant qu'en Dieu, et je faisais de jolis rêves. J'entrevois par avance la vie calme et dévouée que j'aurais menée à ses côtés... De son bonheur, du mien, vous vous montrez jaloux... Cette pauvre fille qu'il aime, il vous la faut ; ce cœur qui s'est donné librement à un autre, vous le voulez pour vous, et comme vous vous heurtez à l'inflexible droiture d'une âme qui ne se reprend pas, vous menacez, vous usez de tous les moyens, de tous les artifices pour rendre Ervoan parjure.

« Vous avez réussi, continua-t-elle, jouissez à présent de votre succès, il est complet ! l'orpheline est plus misérable encore qu'autrefois. Quel que soit le côté vers lequel elle se tourne, elle ne voit plus qu'indifférence, isolement et tristesse.

Vaincue par sa détresse qu'elle criait ainsi, Annaïc s'était assise sur le talus de la route et, la tête cachée dans son tablier, elle pleurait avec de gros sanglots, presque des hoquets convulsifs.

Yan la contempla silencieusement, puis, s'approchant d'elle, il posa doucement sa main

sur son épaule.

– Pourquoi parlez-vous d’isolement ? N’y a-t-il qu’Ervoan qui sache aimer ? Regardez-moi, je vous aime à en mourir, s’il me fallait vous perdre. Vous êtes ma madone et mon étoile ; je suis prêt à passer ma vie à vos genoux ; laissez-vous toucher par mon amour... Annaïc, consentez à être ma femme !

Elle se redressa, frémissante, les narines dilatées, telle une lionne sous la pointe aiguë d’une barre de fer rougie.

Les yeux hagards, elle le repoussa brutalement :

– Édifier votre bonheur sur les ruines de celui de votre frère !... Lâche ! Lâche ! trois fois lâche celui qui ose envisager cela ! !

Elle eut un rire fou qui sonna effrayant dans la campagne, et que l’écho répercuta lugubrement. Puis, avec une hâte fébrile de fuir celui qu’elle abhorrait maintenant de toute sa rancune de Bretonne insultée et trahie, elle voulut s’éloigner.

Sa véhémence apostrophe avait souffleté le

pêcheur.

Une rage le saisit, une lueur féroce brilla dans ses yeux pâles, ses poings se serrèrent avec des démangeaisons de tout briser ; d'un bond il rejoignit la jeune fille et l'arrêta par le bras.

Sa main, comme un étau, serra le fin poignet d'Annaïc qui fut obligée de l'écouter.

– Je ne suis pas un lâche et je le prouverai, dit-il, la voix étranglée par sa fureur. Malheur à vous qui m'aurez poussé au crime !... Ervoan vous restera et pour le rejoindre vous devrez piétiner mon cadavre.

Il la lâcha et, affolé par l'acuité de sa douleur morale, il s'enfuit en courant.

Annaïc ne parut pas comprendre sa menace.

– Lâche ! Lâche ! répéta-t-elle.

Et de nouveau, son rire lugubre troubla le grand silence des champs.

VIII

– Tu es seul, Ervoan ? Où donc est ton frère ? demanda Catherine à son fils quand elle le vit entrer dans la grande pièce où toute la famille se réunissait le soir, après les travaux de la journée.

– Yan n'est pas encore de retour ? fit-il tout surpris.

– Non ! Vous êtes partis ensemble, pourquoi ne revenez-vous pas de même ?

– Le frère m'a quitté peu de temps après notre départ et je croyais le retrouver ici.

– Où allait-il en te quittant ?

– Je ne sais... dit-il tout pensif. Je vais aller à sa rencontre ; il ne doit pas être loin...

– Bah ! interrompit Pierre Guilo qui remmaillait un filet tout en fumant une énorme pipe de bruyère. Ta mère s'inquiète d'un rien. Il est assez grand pour revenir seul. Aide-moi,

plutôt, à boucher ces trous-là.

Ervoan hésita, puis s'assit près de son père.

Une vague inquiétude l'assaillait sans qu'il pût définir pourquoi il avait peur et ce qu'il redoutait. Il jugeait son frère trop foncièrement croyant pour le supposer capable d'un coup de tête irréparable, et cependant, son absence l'alarmait instinctivement.

Ses doigts machinalement passaient la navette entre les mailles du filet, mais sa pensée était bien loin de son travail. À la fin il ne put y tenir. Il repoussa sa chaise et se leva.

– Le frère tarde un peu, je vais voir.

Pierre Guilo haussa les épaules.

Il trouvait inutile cette sortie. Yan n'était-il pas arrivé à un âge où le besoin de courtiser les filles se fait sentir?... Il était avec quelque pêcheuse attardée, parbleu ! et Ervoan n'avait guère besoin d'aller le relancer.

Catherine, peu convaincue, hocha la tête :

– Ervoan est un bon frère, il a raison de s'occuper de son besson... un malheur est si vite

arrivé !!!

*

À peine Ervoan quittait-il l'enclos de sa chaumière, qu'il se heurta à Annaïc arrêtée au milieu du chemin.

– J'hésitais à entrer chez vous, Ervoan... je voudrais vous parler.

– Qu'avez-vous à me dire ?

– J'ai vu votre frère tantôt...

Il ferma les yeux et, avec effort :

– Eh bien ?

– Notre entretien a été plutôt... orageux. J'étais si malheureuse que je ne lui ai pas caché tout le mépris qu'il m'inspirait... Maintenant, j'ai peur.

– De quoi ? que craignez-vous ? Yan ne vous fera jamais de mal. Il sait bien que je renonce à vous épouser, et cela lui suffit.

– Peut-être... mais j'étais très exaltée... Je n'ai

pas mesurée mes paroles, et quoique sur le moment je n'y aie pas attaché d'importance, je crois bien qu'il m'a parlé de mort.

– De mort ?

– Oui, il m'a dit qu'il allait se tuer...

– Malheureuse ! que lui avez-vous donc dit ?

À ce cri de reproche et d'angoisse fraternelle, Annaïc se mit à trembler.

Elle leva ses grands yeux craintifs sur le jeune homme et joignit les mains :

– Je ne sais plus... je souffrais tant...

– Ce que vous m'apprenez m'effraie. Savez-vous qu'il n'est pas rentré ce soir ?

Elle devint toute blanche et porta ses deux mains à sa poitrine.

– Ah !

– Pourquoi avez-vous agi ainsi avec lui ? reprit-il, égaré par ses craintes. Ne compreniez-vous pas que pour le ménager ainsi, il fallait que j'aie de bonnes raisons ? S'il lui est arrivé malheur, ce sera à cause de vous... Mon frère !

Ma mère ! Ah, misère de moi ! mon sacrifice n'aura donc pas suffi ! !

– Grâce ! balbutia-t-elle. Ne m'accablez pas. Si vous saviez comme je souffre ! C'est atroce de penser que je puis causer la mort d'un homme.

Il la vit défaillante, et la pitié lui vint de la sentir si faible.

– Calmez-vous, dit-il en la soutenant par le bras. Le mal est peut-être moins grand que nous ne le supposons. Je vais me mettre à la recherche de mon frère... Par où est-il allé en vous quittant ?

– Par là, dit-elle en désignant de son bras étendu la direction du fort de la Latte et du cap Fréhel.

– J'irai donc de ce côté, quoiqu'il me paraisse impossible qu'Yan ait pu commettre un tel acte de folie... lui qui aimait tant notre mère...

– Je veux le chercher aussi. Laissez-moi vous accompagner.

– Non ! vous me retarderiez, car vous ne pourriez suivre mes pas. Rentrez chez vous. J'irai, à mon retour, vous informer du résultat de

mes recherches.

Il s'éloignait, pressé, mais elle le retint et, d'une voix suppliante, bégaya :

– Ervoan, je vous en prie... si... si un malheur était arrivé, me le pardonneriez-vous ?

Il tressaillit de la tête aux pieds, et voulut dégager sa main qu'elle retenait entre les siennes, mais la jeune fille, glissant à genoux, se cramponna à lui.

– Pitié, Ervoan ! Je ne suis qu'une faible femme, moi ! pourrais-je vivre encore si vous me maudissiez !... Pardon ! Je vous aimais tant que l'idée de vous savoir à jamais perdu m'a affolée... je suis seule au monde et vous étiez mon unique espoir !...

La douleur de cette voix si chère fondit son ressentiment.

Il se pencha et releva l'orpheline.

– Je vous pardonnerais, Annaïc : mon cœur trouverait encore des excuses à votre conduite... mais priez Dieu, car si ce que nous redoutons était accompli, vous m'auriez retiré jusqu'au

droit de penser à vous.

Elle baissa la tête et ne dit plus rien.

Il la quitta.

Immobile dans sa grande mante noire dont le capuchon était rabattu sur sa tête, elle resta longtemps à écouter le bruit des pas du jeune homme qui s'éloignait.

Quand elle ne les distingua plus, elle poussa un gros soupir et, levant ses yeux baignés de larmes vers le ciel noir, elle fit monter cet appel au Dieu de toute miséricorde :

– Oh ! Seigneur ! protégez-nous ! S'il vous faut une victime pour expier leur amour fratricide, votre servante est là... frappez-la et épargnez-les, eux qui ont des parents que leur mort tuerait.

IX

Ervoan marchait vite dans la direction du fort de la Latte, par où son frère avait fui tantôt.

Le sentier était à peine tracé, et justement la nuit était sombre : aucune étoile ne se montrait au ciel. Cependant, il avait tant de fois parcouru ce chemin qu'il allait ainsi, dans les ténèbres, aussi sûr de lui que si le soleil eût brillé de tout son éclat.

« On ne pense jamais à tout, se disait-il en lui-même : j'aurais dû prendre une lanterne.

« Les moindres coins me sont familiers, il est vrai, n'empêche que je puis passer près du frère sans qu'il me reconnaisse ; et moi, je n'y verrai que du noir. »

Alors il se mit à appeler à haute voix :

– Yan ! Yan !

Son appel se perdit dans l'immensité.

Seul, le cri plaintif et sinistre du chat-huant effrayé lui répondit.

Ervoan allait quand même, appelant toujours.

Quelques chauves-souris dans leur vol nocturne l'effleurèrent au passage. Il ne les sentit pas. Parfois, il s'arrêtait et écoutait ; le bruit des vagues déferlant sur le rivage, ou se heurtant contre les récifs, arrivait jusqu'à lui.

C'était tout.

Aucun son humain ne venait troubler cet imposant murmure de la nature. Il repartait alors, courant presque. Course fantastique dans ces profondes ténèbres où il espérait découvrir quelqu'un.

– Yan ! Yan !

De voir son appel sans réponse, ses craintes revenaient plus fortes que jamais, et il frissonnait, croyant à chaque pas découvrir un malheur.

Lassé de cette course inutile et de ses vaines recherches, il avait rebroussé chemin.

Lentement, la tête basse, il refaisait la route parcourue, quand il lui sembla entendre un long

sanglot.

Il écouta.

Erreur de son ouïe affinée, qui grossissait le moindre bruissement de vent et prenait le cri du plongeon pour une voix humaine...

Plus découragé encore, il se remit en marche, mais plus il s'approchait de sa chaumière, moins il sentait le courage d'y entrer.

Que dirait-il à sa mère anxieuse quand elle l'interrogerait ? Quelle consolation, quelle parole d'espoir oserait-il lui donner, avec cette quasi-certitude du suicide de son frère, qui s'affirmait de plus en plus en lui ?

Pourtant, il pouvait se tromper. Yan était peut-être de retour.

Cette pensée le fit se hâter et, le cœur battant à larges coups dans sa rude poitrine, il franchit le seuil de la maison paternelle.

Dans la grande cuisine, Pierre Guilo et Catherine attendaient seuls son retour.

En le constatant, il chancela.

– Mon frère ?

– Mon fils ?

Ces deux cris se confondirent.

Catherine s'était dressée, pâlie par son angoisse maternelle.

– Mon fils ! Où est mon fils ? Pourquoi ne le ramènes-tu pas ?

Ervoan, dont le visage était décomposé, hocha tristement la tête.

– Je l'ai cherché... Je ne sais où il est. J'espérais le retrouver ici.

– Non ! Onze heures sonnent à l'église et il n'est pas encore de retour. Jamais il n'est rentré si tard... Il sait trop combien je suis inquiète quand l'un de vous n'est pas là !... Pour qu'à cette heure tardive il soit encore dehors, il faut qu'il lui soit arrivé malheur.

La pauvre mère retomba lourdement sur son siège et, cachant son visage dans ses mains, elle se mit à pleurer avec de sourds gémissements.

– Cesse tes lamentations, la femme, dit alors

Pierre Guilo qui, jusque-là, s'était tu. Un malheur n'arrive pas comme ça... On va le retrouver notre Yan. Pour une fois qu'il est en retard, en voilà une belle affaire !

Et se tournant vers son fils, il questionna :

– As-tu quelques indices du lieu où il puisse être ?

– On l'a vu tantôt se diriger vers le fort de la Latte.

– Et depuis ?

– Je n'ai interrogé personne.

– Parbleu ! c'est par là qu'il fallait commencer. Où donc es-tu allé depuis deux heures ?

– Plus loin que Roche-Lassoie. Je l'ai appelé, car la nuit était sombre, mais l'orage gronde sur la mer et ma voix était faible et ne portait pas loin.

– Qu'est-ce que tu veux que ton frère fasse dans la campagne à cette heure-ci ? Il est dans le hameau, probablement. Pour tranquilliser ta mère, je vais aller voir... Viens avec moi.

Les deux hommes sortirent.

Derrière eux, une petite ombre glissa, et Annaïc pénétra dans leur chaumière.

– Le vent siffle dans les arbres, la tempête est proche et je ne pouvais dormir... J'ai pensé que ma présence vous ferait du bien, mère Cathou, et je suis venue prier avec vous.

La femme du pêcheur ne s'étonna pas de la visite nocturne de la jeune fille.

Souvent celle-ci venait la voir dans la journée.

C'était donc naturel que, la sachant inquiète sur le sort de l'un de ses fils, elle vînt la reconforter et lui tenir compagnie.

– Assieds-toi, ma fille, et récitons le rosaire.

Entre leurs doigts fanés par les rudes travaux les grains du chapelet glissèrent lentement, pendant que dans la grande pièce sombre, éclairée seulement par les flammèches bleues de l'âtre, la voix argentine de l'une répondait aux prières murmurées par le chevrottement de l'autre.

Dehors, la pluie s'était mise à tomber, le vent s'était levé, et ses gémissements tristes et

lugubres se mêlaient aux cris des oiseaux de mer, réveillés et effrayés par l'ouragan qui s'annonçait.

Pierre Guilo et son fils se dirigeaient vers le hameau.

– Es-tu allé là ? dit soudain le vieux pêcheur en montrant une humble mesure toute petite sous de grands arbres.

C'était la demeure d'Annaïc.

– Le frère n'y est pas, répondit laconiquement Ervoan...

Il continuèrent de marcher en silence.

Dans Saint-Géran, toutes les portes étaient fermées et aucune lumière ne filtrait à travers les volets mal clos de l'intérieur.

– Tout le monde dort, fit Pierre Guilo. N'importe, renseignons-nous.

Il heurta à la porte de la première maison qu'il rencontra.

Après quelques paroles échangées entre les gens du dedans et ceux du dehors, l'huis s'ouvrit

discrètement.

Les visiteurs interrogèrent sur le sort d'Yan, dont l'absence les inquiétait.

L'habitant de la maison ne pouvait fournir aucun renseignement ; toute la journée, il avait été en mer...

Les Guilo allèrent plus loin et frappèrent à d'autres portes. Partout, on leur fit la même réponse, ou à peu près.

Un vieux pêcheur, pourtant, affirma avoir rencontré le jeune homme vers le soir, sur les hauteurs, à quatre bons kilomètres de Saint-Géran.

– Pas bien loin du Toul-an-Ifern... Il avait même l'air tout drôle et ne semblait pas pressé de rentrer.

Ce renseignement était bien vague, mais il confirmait ce qu'Ervoan avait appris par Annaïc.

– Il se sera égaré dans l'obscurité en revenant, fit pensivement le père qui commençait à s'inquiéter.

– Il faut y retourner voir avec des lanternes,

s'écria Ervoan plein d'ardeur.

– C'est sage. Je vais réveiller mon gars, ajouta le vieux pêcheur, il vous accompagnera. Il va être heureux de vous rendre ce petit service ; il a si souvent joué avec vos jumeaux !

Pierre Guilo accepta d'un signe de tête l'offre du vieillard et, s'appuyant le dos au chambranle de la porte, il attendit immobile, les yeux vagues, atterré subitement par cette disparition mystérieuse de son fils.

Dans les villages un peu éloignés des villes, une grande solidarité unit les habitants entre eux.

Malgré l'heure avancée, la nouvelle de la disparition d'Yan se répandit vite et causa une alarme générale à Saint-Géran.

Tous connaissaient et estimaient les Guilo, leur inquiétude fut partagée par chacun, et une partie des pêcheurs de l'endroit, autant par zèle que pour ne pas agir autrement que les autres, vinrent se ranger autour du père et du fils, avec des torches ou avec des falots pour aider aux recherches qui allaient commencer.

Pierre Guilo remercia chacun d'une poignée de main. Puis, tous se groupèrent et se mirent en route, n'échangeant entre eux que peu de paroles. Les mugissements de la tempête couvraient d'ailleurs leurs voix.

Bientôt, sur la falaise, le groupe arriva, et les gens qui le composaient, après s'être consultés, se dispersèrent pour explorer attentivement les moindres coins.

Leur marche sous la pluie, dans tous les sens, avec leurs lumières tremblotantes, le fracas épouvantable des éléments déchaînés et le bruit assourdissant de la mer dont les vagues énormes, venant se briser contre les rochers, rejaillissaient en montagnes d'écume sur le sable fin, ou les galets des grèves, avait quelque chose de sinistre et d'effrayant.

Pierre Guilo et ses compagnons ne se rebutaient pas, cependant ; habitués par leur métier même à braver toutes les intempéries, ils continuaient d'avancer, espérant toujours découvrir celui qu'ils ne croyaient qu'égaré.

Leurs recherches durèrent toute la nuit, et ce

ne fut qu'au matin, alors que l'aurore timidement se levait, qu'ils en comprirent l'inutilité.

Aucun coin de la lande n'avait échappé à leurs investigations, et nulle part ils n'avaient trouvé le moindre indice qui put les éclairer sur le sort du disparu.

Ils revinrent découragés à Saint-Géran.

Ervoan, durant cette nuit affreuse, avait montré une intrépidité étonnante.

Toujours en avant de ses compagnons, il avait marché, les excitants de la voix, les encourageant par sa froide audace.

Dieu sait, cependant, toute l'horreur des pensées qui heurtaient son cerveau et qu'il avait eu le courage de garder pour lui seul, afin de ne pas refroidir le zèle des autres.

Sans souci de l'obscurité et du danger qu'il pouvait courir à s'y aventurer par un tel temps, on l'avait vu longer la lisière de la falaise, comme si ses bords escarpés et ses flancs à pic contenaient le secret de l'absence de son frère.

Mais c'était surtout le fort de la Latte qu'il

avait exploré attentivement : passant et repassant sur les deux ponts – l’Avancé et le Grand-Pont – jetés sur les deux profonds précipices qui séparent le fort de la terre ferme, il avait visité jusqu’aux deux étages du donjon abandonné.

Rien, nulle part rien !

Nulle trace de ce côté qu’Yan eût pu y chercher un refuge contre l’ouragan.

Après s’être agenouillé plein de foi et de ferveur devant la petite statue de Saint-Hubert qui se trouve à côté de l’une des tours, il était allé plus loin, en continuant de longer la côte qui domine l’anse des Sévignés.

Il était arrivé aussi au Toul-an-Ifern¹, ainsi appelé à cause de plusieurs événements funestes qu’il rappelle.

L’énorme fissure l’attirait en dépit de son nom infernal, en dépit aussi de sa terrible réputation.

Il tournait autour du précipice, se hasardant jusqu’à sa crête la plus extrême au risque qu’un coup de vent le fît culbuter dans l’abîme.

¹ Trou de l’Enfer.

Avec ce courage qui ne vient que du désespoir même, il aurait voulu plonger dans les ténèbres effrayantes du gouffre et s'assurer que son horrible hantise qui lui montrait le corps d'Yan écrasé dans le fond n'était qu'une fiction.

X

De retour à Saint-Géran, Ervoan laissa son père rentrer seul à leur demeure.

– Reposez-vous, mon père, je vais rechercher encore. Le soleil brille, ce sera plus aisé.

– De quel côté te diriges-tu ?

– À gauche... sur la grève.

Le pauvre père pâlit.

– Que crains-tu donc ? bégaya-t-il.

– Tout ! murmura sourdement le jeune homme.

Et, avec un profond soupir, il partit.

La pluie avait cessé, et n'eussent été les larges flaques d'eau qui coupaient sans cesse le chemin, et la houle dont les vagues étaient agitées, rien n'eût rappelé la tempête de la nuit.

Ervoan ne sentant pas sa fatigue, marchait

vivement, poussé par une force mystérieuse qui l'excitait à avancer.

– S'il est mort, c'est par là que je le trouverai, se disait-il avec une étrange certitude qui lui donnait des frissons.

Il connaissait les moindres replis de la falaise et son pied avait vite fait de contourner les roches et d'explorer les multiples recoins des grèves.

Jusqu'au fort de la Latte, ses recherches furent vaines, mais il s'y attendait ; c'était là-bas, dans cette énorme trouée que les eaux de la mer ont creusée et qui s'avance si fort en avant dans les terres, qu'il avait l'affolante prescience de trouver quelque chose...

Et à mesure qu'il s'approchait du Trou de l'Enfer, il sentait son énergie diminuer. Ses transes étaient même si grandes que plusieurs fois, il dut s'arrêter et se cramponner aux saillies des rocs pour ne pas tomber.

Néanmoins, il marchait toujours, quoique pas à pas, à présent... De loin, son regard scrutait le pied des roches.

À un moment, il crut distinguer comme un corps étendu sur le sable, à cent mètres devant lui.

Il fut pris d'un tremblement nerveux ; son épouvante fut telle qu'il claqua des dents.

– Pitié, mon Dieu ! bégaya-t-il en sentant sa faiblesse. Donnez-moi la force d'aller jusque-là...

Et, les yeux mi-clos, n'osant plus regarder vers le point sombre du sable d'or, il avança chancelant, avec de grands hoquets dans sa gorge contractée.

Calice bien amer à boire jusqu'à la lie, véritable Golgotha à gravir, que ces cent mètres qu'il lui fallut franchir pour arriver jusqu'auprès du corps écrasé, presque défiguré, de son frère. Car son appréhension ne l'avait pas trompé : Yan avait accompli son infernale menace et s'était jeté de la crête au fond du précipice.

C'était bien lui qui gisait là, à ses pieds, tout ensanglanté.

En apercevant le cadavre de celui qu'il avait tant aimé, pour qui il eût tout sacrifié, Ervoan

poussa un cri déchirant : « Yan ! » si lamentable que les mouettes effrayées s'éloignèrent des blancs rochers autour desquels elles voletaient, et un vieux hibou, de son trou, fit entendre un long cri sinistre.

À genoux près du corps, Ervoan le tâta, le palpait, comme s'il doutait encore.

Les lèvres blanches, les yeux hagards, les cheveux hérissés, il bégayait avec désolation :

– Frère aimé, ce n'est pas possible, ce n'est pas toi qui as pu faire cela... Yan, parle-moi... dis, je suis fou et tu vas me répondre.

Et soulevant la belle tête aux yeux fermés à jamais, et dont une large tache de sang figé au front faisait ressortir la blancheur, il la baisa passionnément, n'en sentant pas le froid de marbre.

Mais son corps épuisé de fatigue, ses nerfs excités et tendus par tant de sensations mortelles, ne purent supporter plus longtemps son atroce douleur.

Une pointe aiguë lui traversa les tempes, ses

yeux se voilèrent, tout parut crouler autour de lui, et l'infortuné tomba évanoui, à moitié couché sur le cadavre de son frère.

C'est dans cette position qu'une heure après, des ramasseurs de varech trouvèrent les deux jumeaux, le vivant et le mort.

Deuxième partie

I

L'orage avait passé sur le toit des Guilo. La tradition avait accompli son œuvre de destruction.

Marqué dès sa naissance par la fatalité, l'enfant taciturne avait quitté l'humble maison nette où sa place si longtemps avait été fixée.

Il reposait maintenant sous un tertre, au cimetière, où une grande pierre grise gravée du seul nom d'Yan rappelait aux passants qu'il avait existé.

Pour sa chère vieille mère que le chagrin minait, pour son père malheureux que le suicide d'un des siens eût ébranlé mortellement Ervoan avait tu ce qu'il croyait savoir de la mort de son frère.

Il avait gardé farouchement en lui les paroles d'Annaïc, de même qu'il n'avait jamais énoncé

les suppositions pénibles qui hantaient ses nuits sans sommeil.

Grâce à ce silence généreux, le cœur mater ne cherchait sans tourment, dans la prière, le réconfort nécessaire pour supporter chrétiennement l'absence du cher disparu, pendant que le père, le cœur broyé mais la tête droite sous l'implacable destin, acceptait sans gêne les paroles consolatrices que les gens prononçaient.

Mais si Ervoan gardait un scrupuleux silence, s'il avait permis que les prières de l'Église accompagnassent jusqu'au cimetière le cher trépassé, son âme n'oubliait pas...

Il avait dit à Annaïc :

– Priez Dieu, car si ce que nous redoutons était accompli, vous m'auriez retiré jusqu'au droit de penser à vous.

Et ferme dans ses principes, le malheur étant accompli, il n'avait plus fréquenté la jeune fille. Depuis le drame, son attitude restait la même. Il ne fuyait ni ne recherchait l'orpheline. C'était pis

encore : il semblait l'ignorer !

Même le jour de l'enterrement, quand sous la mante noire et le capuchon rabattu sur la coiffe en signe de deuil, elle s'était arrêtée devant lui à la porte du cimetière, il n'avait pas paru la reconnaître. Les yeux remplis de larmes, elle lui avait dit pourtant, si humblement :

– Oh ! Ervoan ; j'ai tant de chagrin ! N'y a-t-il rien que je puisse faire pour consoler les vôtres dans cet atroce moment ?

– Mon frère est mort, avait-il laconiquement répondu, le regard lointain, sans vouloir remarquer la tragique pâleur du petit visage levé vers lui.

Et sa main hostile n'était pas allée serrer celle de sa petite compagne d'enfance qui s'éloignait, la poitrine gonflée de sanglots ; plus seule maintenant qu'elle ne l'avait jamais été dans toute son existence d'esseulée.

Comprenant ce qui se passait dans l'âme de son ami, l'orpheline n'avait pas cherché à le revoir. Au contraire, elle le fuyait aussi, évitant

de se trouver sur son passage, n'allant jamais à la grève aux heures où son bateau y arrivait ou en sortait.

Pourtant, un sentiment complexe la poussait vers la demeure des Guilo. Il lui semblait que sa place était aux côtés de la mère douloureuse.

C'était en elle comme un besoin de rachat ou d'expiation ; cependant qu'au fond de son âme tourmentée, elle ne savait au juste de quel crime elle était coupable.

Les paroles de reproches que le jour tragique elle avait prononcées et jetées au visage d'Yan, elle sentait qu'elle les aurait redites encore puisqu'elles étaient l'expression de sa pensée, comme le cri de sa conscience révoltée devant la lâcheté d'un ami.

Néanmoins, c'était pour elle un soulagement, quand le père et le fils étaient absents, de se glisser furtivement dans la maison en deuil et de venir s'agenouiller aux pieds de la mère inconsolable pour prier et pleurer avec elle.

Mieux encore, elle s'efforçait d'aider

Catherine dans son ouvrage. Elle faisait le ménage, cassait du bois, allait puiser l'eau, préparait le repas des hommes, sentant confusément la nécessité de parachever les menus travaux que la mère, trop absorbée par son chagrin, ne faisait machinalement qu'à moitié.

Un autre devoir semblait s'imposer encore à la jeune fille : la tombe fraîche, nichée dans le petit cimetière, derrière l'église.

À travers les allées herbeuses, on la voyait lentement s'avancer, les bras chargés de modestes fleurs, bien souvent cueillies dans les champs.

Sur la dalle funéraire, elle laissait tomber sa moisson parfumée ; puis elle demeurait sans bouger.

Les gens admiraient son culte du mort. Ils songeaient que, peut-être, un tendre sentiment liait la survivante au disparu.

Et ils la plaignaient, pleins de bienveillance :

– Pauvre gosse ! Elle n'a jamais eu de chance ! Tous ceux qu'elle aimait sont partis... Sa

destinée est d'être seule...

Ils mettaient presque de la fatalité autour de la jeune tête blonde.

Cependant, s'ils avaient mieux observé la jeune fille, ils auraient remarqué que sur la tombe grise, elle ne s'était jamais agenouillée.

Immobile, lèvres closes, yeux vagues, front têtu, elle restait de longs moments à rêver.

Et s'il leur avait été donné de pouvoir lire derrière le front de la petite Bretonne, ils eussent déchiffré un mot qui ne s'effaçait pas.

– Lâche ! lâche ! trois fois lâche ! avaient dit un jour ses lèvres blêmes.

Et ce mot que sa bouche farouchement taisait ; ce mot que pour rien au monde, elle n'eût voulu prononcer ; ce mot demeurait en elle, net, précis, comme gravé dans de l'airain.

Et ses yeux qui demeuraient secs et qui, à travers l'espace, paraissaient chercher celui qui n'était plus là, ses yeux semblaient toujours poser une même question :

– Pourquoi ? Comment as-tu pu faire cela ?

Toi, un croyant capable d'oublier ta foi ! Toi, un Breton dont la race n'a jamais fléchi devant le devoir ! Toi, un fils, tu as pu imposer un pareil calvaire à ta mère ! Toi, un frère, tu as immolé le frère qui se sacrifiait pour toi ! Toi, un homme, tu as prétendu asservir, malgré elle, le cœur d'une vierge !... Pourquoi ? Ah ! pourquoi ?...

Il n'y avait qu'un mot pour traduire les réponses à toutes ces questions...

– Lâche !

Et, obsédée par l'idée fixe, liée au disparu par ce suicide dont elle était la cause, elle s'épouvantait de ce mot qui persistait en elle, ne comprenant ni sa révolte, ni sa rancune, ni son remords, puisqu'elle était chrétienne et que jamais elle n'avait failli aux lois du Seigneur...

II

L'homme s'était assis sur le banc, derrière la table.

La fenêtre dans le dos, il avait devant lui l'humble intérieur des Guilo et ses trois habitants.

C'était un vieux colporteur, de ceux qui vont de village en village, portant toute leur fortune dans un baluchon, sur leurs épaules.

– Une bolée, père Matiec ? offrit Catherine courtoisement.

La bolée de cidre, c'est la politesse du Breton vis-à-vis de ses visiteurs.

Sans parler, l'homme accepta et but une gorgée de l'âpre boisson.

Puis, ses petits yeux, vifs et perçants sous l'embroussaillement épais des sourcils, allèrent de l'un à l'autre, épiant sur les visages fermés les traces du chagrin concentré.

Mais il hocha la tête, ne trouvant pas encore les mots qu'il voulait dire. Et, peut-être pour les faire jaillir, ou pour se donner du courage, il vida son verre d'un trait.

Alors seulement il se décida :

– Le malheur a frappé à votre porte, Pierre Guilo...

L'interpellé eut un pli au front comme s'il redoutait les mots inutiles qui ravivent au lieu d'apaiser.

Mais le vieux poursuivait sans avoir remarqué cette réprobation :

– J'ai connu la chose avant vous... les forces m'ont manqué pour venir vous prévenir...

– Mon fils ? bégaya la mère soudainement angoissée.

Il y eut un tragique silence, puis l'autre laissa tomber l'étonnante nouvelle :

– Je suis la dernière personne à qui votre gars ait parlé...

Le souffle court, les parents figés regardaient

l'homme éperdument.

Ervoan, lui, s'était levé, inquiet, prêt à défendre la tranquillité de ses vieux.

– Père Matiec, il est peut-être des choses qu'on doit laisser dormir : mon frère repose en paix, pourquoi troubler ses cendres ?

Mais la haute taille du père s'était aussi dressée.

Et sa voix grave ordonnait :

– Parlez, Matiec ; un père peut tout entendre de ce qu'a dit et fait le fils qu'il a élevé.

Alors la voix chevrotante du colporteur observa doucement en s'adressant au garçon :

– Les têtes blanches ont plus de sagesse... Il est doux et consolant, parfois, au cœur des parents de savoir comment leur enfant est mort. C'est pourquoi je suis ici... c'est un devoir que j'accomplis.

Un frémissement agita les épaules du jeune homme, qui s'assit lourdement au bout du banc. Et comme s'il voulait s'isoler de ce qui allait être dit, malgré lui, il mit les coudes sur la table et

cacha son visage dans ses mains.

Douce et pâle martyre, Catherine restait debout devant celui qui venait raviver sa douleur.

Sur la figure ridée, les larmes coulaient silencieusement sans qu'elle songeât à les essuyer.

– Oui, parlez-moi de mon fils, père Matiec !

– Je l'avais rencontré à la tombée du jour, expliqua la voix monotone. Je contournais la lande en direction de Plevenen ; lui louvoyait vers la Madone du Monbran. Tous les deux nous suivions le sentier de la côte. Le vent soufflait, il faisait dur ! Vous vous rappeler certainement la tempête qui s'éleva ce soir-là ?

– Qu'est-ce que mon fils allait faire au Monbran ? interrogea le père sourdement.

– Une idée à lui. Il voulait remercier la Vierge de la Tour qui venait, disait-il, de dissiper sa folie... Lui si taciturne d'ordinaire, paraissait agité... Il parlait, parlait toujours... Je n'ai pas bien saisi ses explications... J'ai cru comprendre qu'une jeune fille l'avait traité durement, lui

disant de telles vérités, qu'il en avait été fou, un moment... Mais de l'excès du mal, un bien était venu ; et, tout à coup, son aveuglement lui était apparu... si bien qu'il s'en allait, à la Madone, comme un fils va vers sa mère qui l'a sauvé d'un grand péril et guéri d'un mal effroyable...

Tout cet inattendu que le colporteur retraçait de sa voix chevrotante, semblait s'épandre dans la pièce où chacun, profondément remué, voyait revivre le grand fils disparu.

Ervoan avait redressé la tête et ses yeux, agrandis sous un hypnotisme inconscient, fixaient le vieux avec surprise.

– Mon fils était donc en état de grâce ce soir-là ? fit Catherine en croisant ses mains avec ferveur, car ce qu'elle apprenait lui était doux à l'âme.

– Ah, sûr qu'il l'était ! Il ne parlait que de la Vierge et de sa miséricorde infinie.

– Mais alors comment a-t-il pu se tuer ? interrogea Ervoan sans se rendre compte qu'il laissait percer son angoissante hantise.

– La destinée est inscrite au livre du hasard : son heure était venue, bien sûr !

Matiec s'arrêta. Un moment, il fixa le feu d'ajoncs sur lequel la soupe bouillait ; puis, fermement, il affirma :

– Yan fut victime de la tempête.

De nouveau, Ervoan sursauta :

– De la tempête ? Expliquez-vous.

L'homme le regarda surnoisement.

– Avez-vous oublié le temps qu'il faisait, ce soir-là ?... Je m'en souviendrai toujours, moi ! Nous venions de nous séparer ; Yan continuait droit devant lui pendant que j'allais vers l'intérieur des terres. Le vent soufflait terriblement. Tout à coup, la pluie déferle... une vraie trombe d'eau !... J'entends un grand cri derrière moi et avant que j'aie pu comprendre ce qui m'arrive, je suis soulevé du sol et traîné sur une cinquantaine de mètres par une bourrasque effroyable. De loin, j'ai vu le garçon enlevé et culbuté comme un fétu de paille... Il était au bord de l'abîme et y fut entraîné presque tout de suite

sans que j'aie eu la possibilité d'intervenir, ou qu'il ait eu le temps de se coller au sol.

– Ah ! C'est épouvantable !

– Ce fut vraiment rapide ! Certes, il n'a pas souffert, je vous l'affirme. Quant à moi je n'ai dû mon salut qu'à un miracle. Je pus me cramponner aux herbes et pendant une heure lutter animalement contre les éléments. Comment, en pleine nuit, à quatre pattes, sur le sol détrempe, mouillé, transi, ai-je pu gagner une habitation humaine ? Je ne sais... J'étais fou d'horreur et de fatigue, et pendant des semaines, ma pauvre carcasse a lutté contre la congestion pulmonaire attrapée ce soir-là... Guéri depuis peu, ma première visite est pour vous, Pierre Guilo.

– Vous avez bien fait de venir, Matiec, approuva le père dont la voix rauque semblait rouler des sanglots. Tout à l'heure vous aviez raison : il est quelquefois réconfortant pour un père de savoir exactement comment son fils est mort.

– Il est mort en chrétien ! jeta la mère qui pleurait éperdument.

– Tué par la tempête ! murmura Ervoan que la stupeur immobilisait.

– Mon fils ne pouvait avoir péri autrement, observa le chef avec autorité.

Le jeune homme ne sut pas si c'était un reproche indirect que le père adressait à celui qui avait douté. Écrasé à la fois de douleur et de soulagement, le pauvre garçon pleurait doucement au bout de la table.

Quant au vieux colporteur, sa tâche accomplie, il se taisait maintenant. Mais ses petits yeux gris brillaient, plus perçants que jamais sous la lourde paupière qui les dissimulait.

III

Annaïc était bien lasse, ce soir-là.

Elle revenait du Grand-Trécelin où elle était allée vendre ses coquillages. Et elle marchait si absorbée par sa fatigue et par ses pensées, qu'elle ne s'aperçut point qu'un pas d'homme derrière elle suivait sa trace.

Il fallut qu'Ervoan lui touchât l'épaule pour attirer son attention.

– Eh bien, Annaïc, on est dans la lune, ce soir ?

Elle s'arrêta, saisie, à la voix chaude du garçon.

– C'est vous, Ervoan ? fit-elle profondément troublée qu'il lui adressât la parole aujourd'hui.

– Je veux croire, railla-t-il gauchement et un peu taquin, que vous n'escomptiez pas un autre gars à ma place.

L'orpheline eut un triste sourire. Pourquoi prenait-il ce ton enjoué pour lui parler, puisqu'il ne pouvait y avoir rien de bon, à présent, entre eux ?

C'était la première fois depuis des semaines qu'Ervoan revoyait de près le visage de son amie et il remarquait, tout à coup, avec émotion, les traits amaigris, les yeux cernés, les lèvres décolorées, toute cette pâleur qui criait la désespérance infinie de la pauvrete.

– Donnez-moi votre hotte à porter, proposa-t-il un peu bourru.

Elle obéit, bouleversée de cette attention qui lui rappelait sa sollicitude de jadis.

– Le dur métier que vous faites ne vous vaut rien : il vous fatigue au-delà de vos forces.

– J'ai une place à Saint-Brieuc où la besogne serait plus douce. Je n'ai pas voulu y partir tout de suite... Quand vous êtes loin, le père et vous, votre mère est trop seule avec sa peine.

– Vous venez donc la voir quelquefois ?

– Je la rejoins chaque jour, quand vous êtes

partis.

Il eut vers elle un coup d'œil de gratitude.

– Ma mère vous aime bien, Annaïc.

– Et moi, je lui suis toute dévouée..., c'est la seule affection qui me reste fidèle.

Il ne répondit pas ; il regardait dans le vague quelque fugitive vision qui mettait un soupir très doux sur ses lèvres.

Mais une pensée qu'il exprima tout haut obsédait le jeune homme :

– Qu'est-ce qui vous attire à Saint-Brieuc ? D'où vous est venue l'idée d'y aller ?

– Une femme du Meurtel me l'a proposé. Elle y a été placée, elle-même, autrefois..., son ancienne patronne cherche une servante.

– Je ne vous vois pas travaillant chez les autres, observa-t-il avec mépris. La ville attire toutes les têtes folles, mais vous, Naïk, vous m'aviez paru plus raisonnable.

– Ici ou là-bas ? Ma place est-elle marquée quelque part, à présent ?

– Elle est ici où vous avez grandi et où chacun vous estime.

– Elle est également loin du hameau où ma présence évoque de mauvais souvenirs.

– Il n'est pas de mauvais souvenirs qui puissent s'allier à vos vingt ans : vous avez toujours été irréprochable, Annaïc.

Elle ne répondit pas, une main de fer la serrait à la gorge sous l'émotion nouvelle que son compagnon faisait naître en elle. Et elle tourna la tête, vers le large, pour qu'il ne vît pas la rougeur qui brunissait soudain ses joues.

– Qui donc mieux que moi peut vous rendre cette justice ? continuait Ervoan. N'étions-nous pas, hier encore, deux amoureux faisant ensemble des projets merveilleux ?

– Ce temps est aboli, il ne reviendra pas.

– On peut le faire renaître.

– Oh ! Ervoan ! vous n'êtes pas généreux. Pourquoi parler de choses qui ne peuvent revivre ?

– Qu'en savez-vous, Annaïc ?

– Votre frère est mort, fit-elle avec effort. Cela seul compte et nous sépare, n'est-ce pas ?

Il passa la main sous le bras féminin qu'il pressa contre lui.

– Ma petite Annaïc, je suis à vos côtés, ne comprenez-vous pas que le Ciel a eu pitié de nous ?

Elle se mit à trembler et ses lèvres remuèrent pour une interrogation qu'elles n'osaient formuler.

La jeune fille sentait tout à coup qu'il y avait quelque chose de changé qu'elle ne comprenait pas.

Et lui, tout heureux de son trouble, en jouissait pleinement.

– Nous nous sommes trompés, mon amie, expliqua-t-il enfin avec volubilité. Mon frère est mort en homme, victime de l'ouragan. Le vieux Matiec qui était avec lui ce jour-là est venu nous l'apprendre tantôt.

L'orpheline était devenue toute pâle. Sur ses joues amaigries une larme roulait.

– Ma Doué ! balbutia-t-elle. Yan fut victime et non coupable !... Ervoan, est-ce bien vrai ? Êtes-vous sûr ?

– C’est Matiec qui nous l’affirme.

– Et Matiec ne doit pas mentir... C’est un brave homme : il a toujours été si bon pour moi !...

Elle écouta, transfigurée, le récit que le jeune homme lui fit et, à mesure qu’il parlait, sa poitrine se dilatait comme si le poids qui l’oppressait depuis des semaines se dissipait à la voix de son amoureux.

Puis, quand il eut fini, elle tomba à genoux sur le sol granitique.

– Yan, ô mon frère, je puis donc penser à toi sans t’accabler et sans me maudire ?

C’était comme une libération la soulageant d’abominables hantises : elle n’était plus mêlée à cette mort tragique ; il n’y avait même plus le doute du suicide !

IV

– Relevez-vous, mon aimée, le cauchemar est fini ; nous pourrons être encore heureux, tous les deux...

Il la pressait tendrement contre lui, satisfait de pouvoir reprendre avec elle le doux roman d'amour si cruellement interrompu.

– Ne pensez-vous pas, Annaïc, lui demanda-t-il sérieusement, après, qu'ils eurent repris leur route ; ne pensez-vous pas qu'il faudra aviser la dame de Saint-Brieuc de la date où vous irez chez elle ?

– Évidemment, il faudra le faire, approuva-t-elle en souriant. Et c'est vous qui dicterez la lettre, car je ne sais guère écrire, vous pensez.

– C'est ça, je vous aiderai... Nous lui dirons...

Il s'arrêta et, attirant la tête blonde contre sa poitrine, il plaqua un long baiser sur le front

rougissant.

– Nous lui dirons, reprit-il du même ton que celle qui a su en cachette consoler ma mère, doit avoir le courage, maintenant, de consoler ouvertement son fils... Nous ajouterons qu'il y a assez de travail pour ma femme à la maison, et que la petite Annaïc Brunec ne peut demeurer ailleurs que sous le toit de son mari.

Tant de bonheur inattendu fauchait les jambes de la jeune Bretonne.

« Était-il, ma Doué, vraiment possible qu'un pareil bonheur lui fût encore réservé ? »

Mais Ervoan, qui la soutenait ne se plaignait pas de la sentir si lourde à son bras.

Et ils allèrent à petits pas... si petits pas qu'ils mirent des heures à faire la route ; le temps simplement de se dire à voix basse tout ce qu'ils avaient dû taire depuis des semaines !

V

Des jours, des mois ont passés.

Le mariage d'Ervouan et d'Annaïc a été célébré dans la petite église qui les a vus grandir.

Ce ne fut pas une belle noce, avec des voitures et des toilettes comme on en voit dans les grandes villes, mais l'amour présidait à la fête et les habitants du hameau qui acclamèrent les mariés au passage valaient bien, comme sincérité, tous les couples d'invités qu'on voit dans les grands mariages, se presser à la sacristie.

Parmi les gens venus prier ou qui voulaient voir les mariés, le vieux colporteur se glissa.

Personne ne le remarqua et les jeunes gens eux-mêmes qui lui étaient reconnaissants et qui auraient voulu le lui dire, ne l'aperçurent pas au milieu des autres.

Pourtant, sous ses paupières épaisses,

l'homme suivait Annaïc des yeux :

– La pauvrete, enfin, est heureuse : le sort lui devait bien cela !

Et Matiec, dans l'ombre de l'église, souriait à une douce vision. Il évoquait une autre vierge : celle qu'il avait connue jadis du temps où il avait vingt ans et qui ressemblait à celle-ci...

Il avait aimé la mère d'Annaïc et, bien qu'elle lui en eût préféré un autre, il ne l'avait pas oubliée. Dans son vieux cœur tout racorni, l'amour était resté vivace, comme un joyau bien enchâssé...

– J'ai payé ma dette à sa fille, marmottait-il entre ses dents, en branlant sa tête grise. Puisque j'aurais pu être son père, j'ai fait ce qu'un père aurait fait...

Il radotait bien certainement. Car le vieux colporteur, confondant le passé et le présent, la mère et la fille, le rêve et la réalité, évoquait à la fois la femme de sa jeunesse et la mariée d'aujourd'hui, la tradition des Guilo et la mort de leur fils ; l'orage effroyable et le bonheur

d'Annaïc.

Dans ses pensées tumultueuses, de singulières réminiscences s'entrecroisaient...

Il avait surpris, le jour de l'ouragan, la rencontre des deux jeunes gens ; il avait entendu les reproches de l'orpheline et écouté avec effroi les imprécations du besson.

Ce fou qui parlait de se tuer et qui oubliait tous les siens... L'amour fratricide d'un mort doit-il condamner les vivants ?

Tout cela semblait avoir impressionné terriblement le cerveau du vieux chemineau, et quand les cloches tintèrent pour la sortie de la noce, l'homme se signa avec un étrange rictus.

– Ils sont gentils tous les deux, convint-il. Et les Guilo reprennent goût à la vie... leurs sourires renaîtront pour leurs petits-enfants. Pour ces quatre-là la vie continue.

Mais on aurait cherché en vain la vérité dans les prunelles pâles du pauvre colporteur. Sous les épais sourcils du vieux, il n'y avait que malice, rouerie et joie...

Peut-être, après tout, ne savait-il pas lui-même exactement, ce qui s'était passé au Toul-An-Ifern, le soir de l'ouragan ?

Il n'y avait qu'une chose dont on fut bien certain, c'est que la tradition, après avoir accompli son œuvre de destruction, reconstruirait maintenant le nid pour de nouveaux destins.

L'orage avait passé sur le toit des Guilo...

Cet ouvrage est le 271^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.